



**HAL**  
open science

## Y a-t-il une catégorie autonome du pronom-E?

Anne Reboul

► **To cite this version:**

Anne Reboul. Y a-t-il une catégorie autonome du pronom-E?. Pragmatique et théorie de l'énonciation, Editura Universitatii Bucuresti, pp.186-205, 2001. halshs-00003845

**HAL Id: halshs-00003845**

**<https://shs.hal.science/halshs-00003845>**

Submitted on 8 Feb 2005

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Y a-t-il une catégorie autonome du pronom-E ?

### Evans revisité

Anne Reboul

Institut des Sciences Cognitives, CNRS, 67 bd Pinel, 69675 Bron, cedex.

<reboul@isc.cnrs.fr>

#### 1. Introduction

La théorie d'Evans (cf. Evans 1985) a beaucoup fait parler d'elle, soit qu'on l'ait critiquée, soit, au contraire, qu'on y ait vu un remède à tous les maux des théories plus traditionnelles des pronoms. Avant d'ajouter ma contribution à ce débat, je voudrais en rappeler brièvement les grandes lignes

Dans l'introduction de son article, Evans rappelle que l'on distingue traditionnellement trois catégories pour le pronom de troisième personne

- les pronoms utilisés pour faire référence à un objet saillant présent dans la situation
- les pronoms coréférentiels avec une expression référentielle dans le cotexte
- les pronoms qui ont des expressions quantifiées pour antécédent et qui jouent par rapport à ces expressions le rôle de variables liées.

Il propose d'ajouter une quatrième catégorie

- les pronoms (qu'il appelle *pronoms-E*) qui, bien qu'ayant pour antécédent une expression quantifiée, ne jouent cependant pas, par rapport à cette expression, le rôle de variable liée.

Le but d'Evans, beaucoup plus que de proposer une quatrième catégorie de l'usage des pronoms, est de réintégrer la troisième catégorie, celles des pronoms-variables liées, trop souvent négligée par les linguistes, dans le cadre de l'étude linguistique en montrant sa proximité avec la seconde catégorie. L'hypothèse de l'existence d'une quatrième catégorie pour le pronom lui permet seulement de souligner la dépendance qui existe selon lui entre la seconde et la troisième catégorie. Il commence donc, de façon peu surprenante, par justifier sa position sur l'existence d'une quatrième catégorie pour les pronoms à partir de la comparaison entre usages correspondant à la troisième catégorie et usages correspondant à la quatrième catégorie

2001, in Alesxandrescu, V. (ed.), *Pragmatique et théorie de l'énonciation*, Bucarest, Editura Universitatii Bucuresti, 186-205.

(1) Peu de députés admirent seulement les gens qu'*ils* connaissent.

(2) Peu de députés admirent Kennedy et *ils* sont jeunes.

Evans remarque que, si le pronom *ils* est lié en (1), il ne l'est pas en (2) – s'il l'était, en effet, il faudrait comprendre que (2) signifie que peu de députés tout à la fois admirent Kennedy et sont jeunes, ce qui est à peu de choses près l'inverse de ce que signifie véritablement la phrase<sup>1</sup>. Selon lui, et c'est peut-être comme nous le verrons plus loin un des aspects les plus discutables de son analyse, un bon test du fait qu'un pronom ne soit pas lié, c'est l'impossibilité de remplacer le quantificateur, dans l'expression quantifiée qui lui sert d'antécédent, par *aucun* –

(3) Aucun député n'admire seulement les gens qu'il connaît.

(4) \*Aucun député n'admire Kennedy et ils sont jeunes.

La substitution, possible en (1) (cf. (3)), ne l'est pas en (2) (cf. (4)).

Evans propose d'analyser les pronoms-E de la façon suivante – « Le rôle du pronom, dans ces phrases, est de référer aux objets, s'il y en a, qui vérifient la proposition précédente contenant le quantificateur » (*Ibid.*, 219. Je traduis). Ainsi, les pronoms-E seraient, à la différence des pronoms-variables liées<sup>2</sup> de la catégorie (iii), authentiquement référentiels.

## 2. Le regroupement des catégories

Les études linguistiques ou philosophiques précédentes sur les pronoms reconnaissaient généralement, d'une façon ou d'une autre, les trois premières catégories indiquées par Evans. Cependant, les travaux contemporains de l'article d'Evans, et qui ont apparemment provoqué son intérêt pour la question, proposaient un regroupement très différent de celui pour lequel il argumente – dans un article qui a fait grand bruit, Lasnik (cf. Lasnik 1976) a proposé de regrouper la première catégorie et la deuxième catégorie de pronoms, c'est-à-dire les *ils* de référence directe ou démonstrative et les *ils* coréférentiels avec un antécédent linguistique (non quantifié). Il proposait une analyse « pragmatique » du pronom selon laquelle celui-ci puisait sa référence directement dans la situation ou dans le contexte linguistique

---

<sup>1</sup> Dans son interprétation, en effet, tous les députés qui admirent Kennedy sont jeunes, ce qui ne préjuge pas du nombre de jeunes députés sur l'ensemble des individus concernés.

<sup>2</sup> On admet en effet généralement que les expressions quantifiées ne réfèrent pas et, dans cette mesure, les pronoms variables liées qui, s'ils avaient une référence, ne pourraient la tirer que de l'expression quantifiée qui les lie, ne réfèrent pas non plus. Une illustration du caractère non référentiel des expressions quantifiées et des variables liées est donnée par McCawley dans l'exemple suivant:

(α) Tous les concurrents espèrent qu'ils vont gagner.

*Y a-t-il une catégorie autonome du pronom-E ?*

2001, in Alesxandrescu, V. (ed.), *Pragmatique et théorie de l'énonciation*, Bucarest, Editura Universitatii Bucuresti, 186-205.

et il utilisait la notion de *saillance* – le pronom, dans cette optique, se choisit un référent parmi les objets les plus saillants dans le contexte. Les seules règles linguistiques qui sont appliquées ne régissent pas les aspects positifs de la coréférence mais au contraire l'interdisent dans certains cas. On remarquera qu'il n'y a effectivement pas place dans cette théorie, en apparence au moins, pour les pronoms-variables liées. Leur analyse est abandonnée aux logiciens.

Ce que propose Evans, c'est, en quelque sorte, le regroupement inverse – selon lui, ce sont les usages pronominaux des catégories (ii) et (iii) qui ont un fonctionnement proche, les pronoms de la catégorie (i) n'étant pas réellement traités dans son article. Il avance en faveur de son hypothèse un certain nombre d'arguments – d'abord, considérer que les pronoms de la catégorie (iii) sont du ressort de la logique plutôt que de la linguistique, c'est se condamner à admettre une plage d'ignorance dans le fonctionnement même du langage naturel – ensuite, les pronoms de la catégorie (ii) et ceux de la catégorie (iii) ont plusieurs points communs linguistiquement démontrables – non seulement ils ont un antécédent, mais ils entretiennent, toujours pour les pronoms de la catégorie (iii), souvent pour les pronoms de la catégorie (ii), une relation (linguistique) complexe avec cet antécédent, la relation de précédence et de c-commande<sup>3</sup>. Selon lui, ces deux points communs justifient le rapprochement entre la catégorie (ii) et la catégorie (iii).

### 3. Le traitement des pronoms-variables liées

Une théorie des pronoms liés doit donc tenir compte de deux faits, apparemment contradictoires –

(1) la différence entre l'interprétation du pronom possessif en (5) et en (6) –

(5) Chaque homme aime *sa* mère.

(6) Jean aime *sa* mère.

(2) la proximité entre le fonctionnement du pronom en (5) et son fonctionnement en (6), proximité attestée par l'existence, dans les deux cas, de la relation complexe de *précédence* et de *c-commande*.

---

<sup>3</sup> La double relation de précédence et de c-commande se définit de la façon suivante (cf. Reinhart 1983) –

#### Définition de la relation de précédence et de c-commande

Un noeud A précède et c-commande un noeud B ssi

1) le noeud A apparaît avant le noeud B dans la phrase;

2) le noeud qui domine immédiatement A domine aussi B.

2001, in Alesxandrescu, V. (ed.), *Pragmatique et théorie de l'énonciation*, Bucarest, Editura Universitatii Bucuresti, 186-205.

Evans note alors que le problème du passage d'une analyse qui vaut pour un mécanisme dans une phrase singulière à une analyse qui vaille pour le même mécanisme dans une phrase quantifiée n'est pas propre aux pronoms. C'est un problème général auquel Frege a proposé une solution générale : il suffit de conserver telle quelle l'analyse de ce mécanisme dans les phrases singulières et d'introduire la notion de *satisfaction*, en précisant qu'un objet satisfait le prédicat de la phrase si l'insertion d'un terme singulier référant à cet objet produit une phrase vraie. Dans cette optique, Evans propose d'analyser les phrases où apparaissent des pronoms de la catégorie (ii) comme des phrases qui mettent en jeu de façon cruciale la coréférence : « le pronom réfère à ce à quoi l'antécédent réfère » (227). Si on adopte la stratégie frégéenne, on dira que, dans l'exemple (6), la phrase est vraie si Jean aime sa mère et que, dans l'exemple (5), elle est vraie si chaque homme vérifie le prédicat complexe (7) *aime sa mère*. Ainsi, bien que la notion de coréférence ne puisse s'appliquer directement aux pronoms-variables liées (puisque, selon Evans qui reprend sur ce point les analyses généralement admises en philosophie, les expressions quantifiées ne réfèrent pas), elle s'y applique de façon pour ainsi dire dérivée grâce à la stratégie frégéenne. Ceci amène Evans à proposer, contre la règle de non-coréférence de Lasnik (*Ibid.*), une règle que j'appellerai dans la suite de cet article la *règle de dépendance référentielle* :

#### **Règle de dépendance référentielle**

Un terme peut être dépendant référentiellement d'un NP s'il ne précède pas et ne commande pas ce NP.

#### **4. La substituabilité d'aucun**

Revenons-en au test que propose Evans quant au caractère lié ou non-lié d'un pronom. C'est celui de la substitution au quantificateur d'origine du quantificateur négatif *aucun* : si la substitution est possible, le pronom est lié, si elle ne l'est pas, le pronom est libre (cf. § 1). Il donne les exemples suivants :

- (7) Chaque homme aime sa mère.
- (8) Aucun homme n'aime sa mère.
- (9) Peu de députés admirent Kennedy et ils sont jeunes.
- (10) ?/\* Aucun député n'admire Kennedy et ils sont jeunes.

Alors que la substitution est possible sans aucun problème en (7), elle est impossible en (9), comme le montre la bizarrerie de (10). Evans en déduit que si la substitution est impossible en (9), c'est parce que, si aucun objet ne satisfait le prédicat, il n'y aura pas de référents pour le pronom. Si, en revanche, elle est possible en (7), c'est parce

2001, in Alesxandrescu, V. (ed.), *Pragmatique et théorie de l'énonciation*, Bucarest, Editura Universitatii Bucuresti, 186-205.

que le pronom possessif n'a pas de référent indépendamment de ceux que lui donne son antécédent. Or, si dans les phrases singulières l'antécédent a un référent qu'il peut transmettre au pronom, dans les phrases quantifiées ce n'est pas le cas et le pronom, comme l'antécédent, sont dépourvus de référent qui leur soit propre, d'où la possibilité de la substitution. Cette analyse s'applique bien aux exemples (7) et (9). Il nous semble cependant que ce n'est pas toujours le cas. Examinons les exemples suivants

- (11) Tous les enfants sont entrés dans l'école qu'ils ont contribué à construire par leurs dons.
- (12) Aucun enfant n'est entré dans l'école qu'ils avaient pourtant contribué à construire par leurs dons.
- (13) Tous les planchers de ce bâtiment se sont effondrés hier dans le tremblement de terre de L.A. Ils avaient pourtant été construits selon les normes anti-sismiques.
- (14) Aucun plancher de ce bâtiment ne s'est effondré hier dans le tremblement de terre de L.A. Ils avaient été construits selon des normes anti-sismiques.

Ici, comme le prévoit Evans, l'exemple (11), qui est un exemple de variable liée, supporte la substitution. Il semble cependant que le pronom soit référentiel et on remarquera d'ailleurs que cette phrase peut recevoir une paraphrase dans laquelle le pronom n'est pas une variable liée et est référentiel (cf. (15)). Il en va de même pour la phrase (13)

- (15) Tous les enfants sont entrés dans l'école. Ils avaient contribué à la construire par leurs dons.
- (16) Aucun enfant n'est entré dans l'école. Ils avaient pourtant contribué à la construire par leurs dons.

Par ailleurs, l'exemple (15), où le pronom ne peut en aucun cas être une variable liée, supporte la substitution, comme le montre (16). Ceci est embarrassant pour Evans pour deux raisons

- d'une part, son test de ce qui est et n'est pas lié ne paraît pas satisfaisant
- d'autre part, son analyse des exemples où les pronoms ne sont pas des variables liées ne semble pas non plus acceptable telle quelle.

Il semble donc que la possibilité de la reprise pronominale relativement à des phrases avec *aucun* soit plus complexe que ne le supposait Evans.

## **5. Possibilités de reprise pronominale (pronom-E) après aucun**

Christina Heldner (Heldner 1992) a comparé des exemples comme (17) et (18) et remarque que ces exemples admettent des enchaînements bien différents

2001, in Alesxandrescu, V. (ed.), *Pragmatique et théorie de l'énonciation*, Bucarest, Editură Universitatii Bucuresti, 186-205.

- (17) a. Cora, enfermée dans sa chambre, ne faisait aucun bruit. b. Il régnait un silence total.  
c.\*Ces bruits/Ils venaient de la chambre d'à côté.<sup>4</sup>
- (18) a. La tourmente n'épargne aucun secteur de l'industrie. b. Ils sont tous touchés. c. \*Il n'y a pas d'industrie dans ce pays.

Alors qu'en (17), on ne peut reprendre le SN quantifié par un pronom ou par un SN démonstratif (i.e. la suite (17c) est impossible), en (18) en revanche, cette reprise est possible et la suite c, qui implique que *secteur de l'industrie* n'a pas de référent, est impossible. Enfin, certains exemples semblent admettre des enchaînements des deux types□

- (19) a. En ce moment, la police n'a arrêté aucun suspect. b. Ils vivent tous dans la clandestinité. c. C'est que les soupçons ne se dirigent pas encore vers une personne déterminée.

Pour expliquer la différence de comportement entre (17) et (18), Heldner fait appel à la distinction entre *phrase déclarative* et *phrase existentielle*□ alors qu'une phrase existentielle affirme l'existence du référent du sujet ou de l'objet, une phrase déclarative se contente d'en présupposer l'existence. L'effet de la négation sur les unes et les autres est bien différent□ alors que la négation d'une phrase existentielle affirme l'inexistence d'un référent, la négation d'une phrase déclarative ne touche pas au présupposé existentiel<sup>5</sup>, mais affirme seulement que la prédication ne s'applique pas au référent. Dès lors, Heldner peut rendre compte de la différence de comportement entre (17a), (18a) et (19a)□ si (17a) n'accepte pas la reprise pronominale, c'est parce qu'il s'agit d'une phrase existentielle, où la négation exprime l'inexistence d'objets sur lesquels pourrait porter la quantification□ si, en revanche, (18a) l'accepte, c'est parce qu'il s'agit d'une phrase déclarative, où la négation porte sur le prédicat mais ne remet pas en cause le présupposé existentiel et ne vient en rien interdire l'existence d'objets sur lesquels porterait la quantification□ si, enfin, (19a) peut accepter ou ne pas accepter la reprise, c'est parce que (19a) est susceptible aussi bien de l'interprétation existentielle et de refuser la reprise (19b) que de

---

<sup>4</sup> Les segments en (b) et en (c) dans les exemples (17) à (19) correspondent à des enchaînements alternatifs pour (17a), (18a) et (19a).

<sup>5</sup> Ceci n'a rien de surprenant. En effet, la définition même d'un présupposé, c'est qu'une proposition est présupposée par une phrase, si elle est impliquée (en un sens quelconque non logique de ce terme) par la phrase dans sa version positive, dans sa version négative et dans sa version interrogative. Examinons l'exemple suivant:

- (β) a. Jean a cessé de battre sa femme.  
b. Jean n'a pas cessé de battre sa femme.  
c. Jean a-t-il cessé de battre sa femme?

2001, in Alesxandrescu, V. (ed.), *Pragmatique et théorie de l'énonciation*, Bucarest, Editura Universitatii Bucuresti, 186-205.

l'interprétation déclarative et d'accepter la reprise (19b). Les phrases quantifiées avec *aucun* seraient donc susceptibles soit de recevoir une (unique) interprétation existentielle, soit de recevoir une (unique) interprétation déclarative, soit de recevoir l'une ou l'autre de ces deux interprétations (c'est-à-dire d'être ambigus).

## 6. Négation interne et négation externe

La distinction que propose Heldner entre phrase déclarative (à présupposé) et phrase existentielle (sans présupposé existentiel) et l'analyse qu'elle en propose (la négation porte sur l'existence dans les phrases existentielles et sur le prédicat dans les phrases déclaratives) rappellent la distinction ancienne entre négation interne et négation externe. Selon cette distinction, toute phrase négative, comme, par exemple, (20), serait susceptible de deux interprétations, l'une où la négation a la portée maximale (*négation externe*), l'autre où elle a une portée moins que maximale (elle tombe dans la portée d'un autre quantificateur au moins (*négation interne*))<sup>2</sup>

(20) Le roi de France n'est pas chauve.

(21)  $\neg\exists x$  (roi de France(x) & chauve(x))

(22)  $\exists x$  (roi de France(x) &  $\neg$ chauve(x))

La proposition (21) correspond à l'interprétation de (20) en termes de négation externe et la proposition (22) correspond à son interprétation en termes de négation interne.

Dans cette optique, les deux premiers exemples proposés par Heldner et rappelés ci-dessous recevraient respectivement les interprétations en (25) et (26)<sup>3</sup>

(23) Cora, enfermée dans sa chambre, ne faisait aucun bruit.

(24) La tourmente n'épargne aucun secteur de l'industrie.

(25)  $\neg\exists x$  (bruit(x) & produit par Cora(x))

(26)  $\forall x$  (secteur de l'industrie(x)  $\Rightarrow$   $\neg$ épargné par la tourmente(x))

Le troisième exemple, qui est, comme indiqué plus haut, ambigu entre une interprétation comme phrase existentielle (avec négation externe) et une interprétation comme phrase déclarative (avec négation interne), est susceptible des deux interprétations en (28) et (29)<sup>4</sup>

(27) En ce moment, la police n'a arrêté aucun suspect.

(28)  $\neg\exists x$  (suspect(x) & arrêté par la police(x))

(29)  $\forall x$  (suspect(x)  $\Rightarrow$   $\neg$ arrêté par la police(x))

---

Ici, ce qui est présupposé par les énoncés en (β), c'est: *Jean battait sa femme*.

Y a-t-il une catégorie autonome du pronom-E<sup>2</sup>

Institut des Sciences Cognitives

Anne Reboul  
CNRS, Lyon-Bron

2001, in Alesxandrescu, V. (ed.), *Pragmatique et théorie de l'énonciation*, Bucarest, Editura Universitatii Bucuresti, 186-205.

On le voit, la distinction entre négation externe et négation interne semble correspondre de façon univoque à la distinction proposée par Heldner entre phrase existentielle et phrase déclarative.

Si, comme le dit Heldner, la possibilité de reprise par un pronom-E dépend du caractère existentiel ou déclaratif de la phrase où apparaît l'expression quantifiée, et si la distinction entre négation externe et négation interne recoupe la distinction existentiel/déclaratif, on peut s'attendre à ce que la reprise par un pronom-E dépende de l'interprétation que l'on donne de l'expression quantifiée par *aucun*.  
interprète-t-on *aucun* comme une négation interne ou comme une négation externe?  
Dans le premier cas, la reprise par un pronom-E sera possible, dans le second, elle ne le sera pas. Tout ceci nous conduit donc à une première hypothèse.

H1 Si l'expression quantifiée en *aucun* est interprétée comme donnant lieu à une négation interne, la reprise par un pronom-E est possible. Si elle est interprétée comme donnant lieu à une négation externe, la reprise par un pronom-E est impossible.

Qu'en est-il, maintenant, des exemples d'Evans? S'accordent-ils à H1? Qu'en est-il notamment d'un exemple comme (4), repris ci-dessous sous (30)?

(30) \*Aucun député n'admire Kennedy et ils sont jeunes.

(31)  $\neg \exists x$  (député(x) & admire Kennedy(x))

Si (31) est bien la forme logique de *Aucun député n'admire Kennedy*, on comprend l'impossibilité de la reprise par un pronom-E. Qu'en est-il des autres exemples avec *aucun*, ceux que j'ai donnés et qui sont susceptibles de reprise par un pronom-E? Examinons les exemples (14) et (16), repris ici sous (32) et (33).

(32) Aucun plancher de ce bâtiment ne s'est effondré hier dans le tremblement de terre de L.A. Ils avaient été construits selon des normes anti-sismiques.

(33) Aucun enfant n'est entré dans l'école. Ils avaient pourtant contribué à la construire par leurs dons.

La forme propositionnelle de la première phrase, seule à nous concerner étant donné H1, serait respectivement

(34)  $\forall x$  (plancher(x)  $\Rightarrow$   $\neg$ effondré(x))

(35)  $\forall x$ (enfant(x)  $\Rightarrow$   $\neg$ entré dans l'école(x))

Comme nous allons le voir (cf. § 11), les formes propositionnelles données dans ce paragraphe ne sont pas totalement satisfaisantes, bien que H1 soit fiable (i.e. les formes propositionnelles en question sont exactes en ce qui concerne le caractère externe ou interne de la négation).

Selon Evans, les pronoms-E, mais pas les pronoms-variables liées, sont référentiels. Je voudrais ici introduire deux distinctions. la première, empruntée à

2001, in Alesxandrescu, V. (ed.), *Pragmatique et théorie de l'énonciation*, Bucarest, Editura Universitatii Bucuresti, 186-205.

Sperber et Wilson, entre *forme logique* et *forme propositionnelle* et la seconde, empruntée à Donnellan entre *usage attributif* et *usage référentiel* des SN.

## 7. La référence : approche sémantique versus approche pragmatique

L'article d'Evans illustre de façon exemplaire un problème assez général dans les travaux sur la référence : le fait que le lien indiscutable entre référence et conditions de vérité impliquerait automatiquement un traitement purement sémantique de la référence et disqualifierait *ipso facto* une approche pragmatique. Pendant très longtemps en effet, la division des tâches entre les différents domaines de la linguistique, phonologie, syntaxe, sémantique, pragmatique, a eu pour conséquence le renvoi de tout ce qui avait trait aux conditions de vérité dans le territoire de la sémantique, alors que tout ce qui échappait au domaine de la vériconditionnalité, la force illocutoire, les implications, etc. se trouvait relégué du côté de la pragmatique. La Théorie de la Pertinence (cf. Sperber & Wilson 1989) est venu bousculer ce bel ordonnancement en montrant avec éclat que certaines spécifications des conditions de vérité de la proposition exprimée par un énoncé relevaient bel et bien de la pragmatique : c'est notamment le cas de la résolution des ambiguïtés et de l'attribution des référents.

L'argumentation de Sperber et Wilson repose sur la distinction de principe entre la *forme logique* d'un énoncé et sa *forme propositionnelle* : si la forme logique est le produit de l'interprétation linguistique (syntaxique et sémantique) de la phrase (hors emploi), la forme propositionnelle correspond à la forme logique augmentée des spécifications apportées par l'interprétation pragmatique de l'énoncé (en emploi). Dans cette mesure, deux énoncés différents qui sont la réalisation de la même phrase partagent leur forme logique, mais peuvent avoir des formes propositionnelles bien différentes, comme le montrent les exemples (36) et (37) :

(36) Anne Reboul : « Mon chat est sur le paillason ».

(37) Jacques Moeschler : « Mon chat est sur le paillason ».

(36) et (37) partagent en effet une forme logique du type :

(38) Le chat du locuteur est sur le paillason d'un certain endroit E à un certain temps T.

Ils reçoivent cependant respectivement les formes propositionnelles suivantes :

(39) Absalon est sur le paillason de la Cure à Sainte-Cécile le 14 mars 1994 à 11h 15.

(40) Perceval est sur le paillason de l'appartement du cinquième étage gauche, au 9 rue des Charmilles à Genève, le 3 décembre 1985 à 18 h30.

Ainsi, on le voit, la forme logique d'un énoncé peut être bien différente de sa forme propositionnelle et, dans ce cas très fréquent, on dira que la forme logique de

2001, in Alesxandrescu, V. (ed.), *Pragmatique et théorie de l'énonciation*, Bucarest, Editura Universitatii Bucuresti, 186-205.

l'énoncé est moins que propositionnelle. Pour que la forme logique de l'énoncé soit pleinement propositionnelle, il faut que l'on puisse lui attribuer une valeur de vérité, ce qui suppose dans certains cas, mais pas dans tous, qu'on ait attribué un référent à chacune de ses expressions référentielles. C'est précisément sur la distinction entre forme logique et forme propositionnelle que je voudrais m'appuyer pour proposer une analyse des possibilités ou impossibilités d'enchaînement. Reste cependant un problème : comment peut-on aborder la référence d'un point de vue pragmatique ? De façon générale, Sperber et Wilson supposent que le passage de la forme logique moins que propositionnelle à une forme pleinement propositionnelle s'appuie sur l'enrichissement de la forme logique, un des aspects de cet enrichissement concernant précisément l'attribution des référents aux expressions référentielles. Je vais, dans la suite de cet article, exposer rapidement la Théorie des Représentations Mentales (cf. Reboul *et al.* 1997) qui a été conçue comme une extension de la Théorie de la Pertinence pour l'attribution des référents. Mais, avant d'introduire la Théorie des Représentations Mentales, je voudrais brièvement introduire la distinction, proposée par Donnellan (1966) entre usage attributif et usage référentiel et montrer qu'elle ne s'applique pas uniquement aux descriptions définies, mais qu'elle peut s'étendre à d'autres types de SN, notamment à ceux qui comportent un quantificateur universel, qu'il soit positif ou négatif.

## **8. Usage attributif/usage référentiel**

La distinction entre *forme logique* et *forme propositionnelle* permet en effet d'éclairer d'un jour nouveau la distinction dont Donnellan s'est fait le champion, entre *usage attributif* et *usage référentiel*. Cette distinction portait, selon Donnellan, sur les descriptions définies et elle se laisse saisir à partir de l'exemple canonique (41) :

(41) *L'assassin de Smith est fou.*

Selon Donnellan, cet énoncé peut s'interpréter de deux façons différentes suivant les circonstances de sa production. Supposons que le locuteur qui prononce (41) soit dans la salle d'assises où Jones est jugé pour l'assassinat de Smith. La description définie, dans ce cas, devra être interprétée, non pas comme désignant n'importe quel individu qui se trouverait être l'assassin de Smith, mais comme référant à Jones. C'est l'*usage référentiel*. Si, en revanche, le locuteur de (41) produit cet énoncé alors qu'il est devant le corps sauvagement mutilé de Smith et en l'absence de tout coupable présumé, la description définie s'interprétera comme désignant l'individu, quel qu'il soit, qui a assassiné Smith. C'est l'*usage attributif*.

2001, in Alesxandrescu, V. (ed.), *Pragmatique et théorie de l'énonciation*, Bucarest, Editura Universitatii Bucuresti, 186-205.

Exactement de la même façon que la phrase *Mon chat est sur le paillason*, si elle a la même forme logique, a, selon qu'elle correspond à l'énoncé (36) ou à l'énoncé (37), deux formes propositionnelles différentes, la phrase en (41) aura une unique forme logique, mais deux formes propositionnelles différentes, selon que la description définie y est employée de façon attributive ou de façon référentielle.

(42)  $\exists x$  (assassin de Smith(x) & fou(x)).

(43) Fou(Jones)

(42) correspond à l'usage attributif et (43) à l'usage référentiel. On remarquera que (42) correspond aussi à la forme logique de (41), quel que soit l'usage de la description définie. En d'autres termes, lorsqu'une description définie est employée de manière attributive, la forme logique de l'énoncé (en ce qui concerne cette description définie, tout au moins) est pleinement propositionnelle ; lorsque, en revanche, elle est utilisée de manière référentielle, la forme logique de l'énoncé est moins que propositionnelle. L'interprétation purement linguistique suffit donc pour l'usage attributif, mais doit s'adjoindre un enrichissement pragmatique dans le cas de l'usage référentiel. Dans cette optique, la distinction usage attributif/usage référentiel est pragmatique et ne soulève plus les difficultés qu'on a pu lui opposer lorsqu'elle était perçue comme sémantique. D'autre part, elle ne se ramène pas à la simple existence ou inexistence d'un référent et l'on comprend mieux dès lors que la présence ou que l'absence d'un présupposé existentiel ne suffise pas complètement à justifier telle ou telle possibilité d'enchaînement.

Pour en revenir à la distinction proposée par Evans entre pronoms-variables liées et pronoms-E, si l'on admettait l'analyse d'Evans, il faudrait dire que les premiers sont employés de façon attributive (ils dépendent pour leur interprétation d'une expression quantifiée attributive), alors que les seconds seraient employés de façon référentielle (ils réfèrent aux individus qui satisfont le prédicat de la première proposition).

Admettons donc, avec Evans, que les pronoms-E soient référentiels. Dès lors, leur interprétation suppose un enrichissement de la forme logique de l'énoncé où ils apparaissent pour obtenir la forme propositionnelle qui devra, notamment, intégrer le référent du pronom-E. Le problème est de savoir comment se fait cet enrichissement et, plus précisément, comment fonctionnent les pronoms-E.

## 9. L'état de la question

Résumons les points principaux auxquels nous en sommes arrivés. D'une part, selon Evans, il faut distinguer entre pronoms-variables liées et pronoms-E pour les premiers, la substitution de *aucun* est possible, alors que pour les seconds, elle serait impossible. Cette différence s'explique parce que les pronoms-E sont référentiels et réfèrent précisément aux individus qui satisfont le prédicat de la première phrase. Les pronoms-variables liées, quant à eux, ne sont pas référentiels, mais attributifs et supportent donc la substitution. D'autre part, selon Heldner, la reprise par un pronom-E est possible pour les phrases déclaratives en *aucun* (où l'existence d'un référent est présupposé), mais pas pour les phrases existentielles en *aucun* (où l'inexistence d'un référent est affirmée). Enfin, la distinction entre phrases déclaratives et phrases existentielles en *aucun* semble proche de la distinction entre négation interne (phrases déclaratives) et négation externe (phrases existentielles), seules les phrases à négation interne permettant la reprise par un pronom-E.

On remarquera cependant que la distinction entre usage attributif et usage référentiel ne s'applique pas directement à la distinction entre phrase déclarative et phrase existentielle. On pourrait penser qu'une phrase déclarative implique un usage attributif du SN quantifié puisque le présupposé n'a de sens que dans un usage attributif. Une phrase existentielle n'impose en revanche aucun usage référentiel puisqu'il n'y a rien à quoi référer. Reste néanmoins que, si c'est le cas, on ne voit pas bien d'où le pronom-E tire sa référence puisque les SN quantifiés, dans cette analyse, ne réfèrent pas.

Revenons-en aux exemples proposés par Heldner

- (44) a. Cora, enfermée dans sa chambre, ne faisait aucun bruit. b. Il régnait un silence total.  
c. \*Ces bruits/ Ils venaient de la chambre d'à côté.
- (45) a. La tourmente n'épargne aucun secteur de l'industrie. b. Ils sont tous touchés. c. \*Il n'y a pas d'industrie dans ce pays.
- (46) a. En ce moment, la police n'a arrêté aucun suspect. b. Ils vivent tous dans la clandestinité. c. C'est que les soupçons ne se dirigent pas encore vers une personne déterminée ( $\Rightarrow$  il n'y a pas de suspect).

Ce sont surtout les exemples (45) et (46) (dans l'interprétation déclarative avec l'enchaînement (46b)) qui nous intéressent ici.

Commençons par noter que le pronom *ils* en (45b) et (46b) sont des pronoms-E, alors qu'il n'y a pas de pronom-E en (44). Qui plus est, il semble, contrairement à ce à quoi l'on aurait pu s'attendre, que ces pronoms répondent parfaitement à l'analyse proposée par Evans les individus désignés par *ils* sont les suspects qui n'ont pas été arrêtés (i.e. la totalité des suspects dans ce cas particulier). Dans cette

2001, in Alesxandrescu, V. (ed.), *Pragmatique et théorie de l'énonciation*, Bucarest, Editura Universitatii Bucuresti, 186-205.

mesure, la négation portée par *aucun* est interne – elle affecte le prédicat *a été arrêté* et non l'existence de témoins.

Qu'en est-il des exemples d'Evans

(47) Peu de députés admirent seulement les gens qu'*ils* connaissent.

(48) Peu de députés admirent Kennedy et *ils* sont jeunes.

L'un et l'autre présupposent l'existence d'un groupe de députés à l'intérieur duquel on pourra aller chercher, respectivement, ceux qui admirent seulement les gens qu'ils connaissent et ceux qui admirent Kennedy. Je suggère d'appeler le groupe à l'intérieur duquel joue la quantification le *domaine de la quantification*.

Regardons maintenant des exemples où le quantificateur est universel –

(49) Tous les enfants sont entrés dans l'école qu'*ils* ont contribué à construire par leurs dons.

(50) Aucun enfant n'est entré dans l'école qu'*ils* avaient pourtant contribué à construire par leurs dons.

(51) Tous les enfants sont entrés dans l'école. *Ils* avaient contribué à la construire par leurs dons.

(52) Aucun enfant n'est entré dans l'école. *Ils* avaient pourtant contribué à la construire par leurs dons.

Que peut-on en dire relativement à des exemples comme (44) à (46) et (47)-(48) ? D'abord, on pourrait, à première vue, considérer que les exemples (49) à (52) présupposent tous l'existence d'un groupe d'enfants. Mais il y a plus – ces exemples doivent s'interpréter non pas seulement comme présupposant l'existence de n'importe quel groupe d'enfants, mais comme nécessitant l'identification d'un groupe spécifique d'enfants<sup>6</sup>. C'est ce groupe déterminé d'enfants qui est repris par le pronom *ils*, que ce pronom soit ou ne soit pas lié et c'est lui qui constitue le *domaine de quantification*. Il n'en va pas de même pour les exemples (53) et (54) –

(53) Peu de députés admirent seulement les gens qu'*ils* connaissent.

(54) Peu de députés admirent Kennedy et *ils* sont jeunes.

Cette différence s'explique par la nature du quantificateur – dans le cas de (49) à (52), les quantificateurs utilisés sont universels, i.e. le prédicat *avoir contribué...* s'applique à l'ensemble des individus appartenant au domaine de la quantification. Dans le cas

---

<sup>6</sup> On notera que c'est bien le groupe qui est spécifique – de ce point de vue, ce groupe doit être constitué d'individus spécifiques. Cependant, ce qui est nécessaire à l'interprétation des exemples, ce n'est pas l'identification des individus spécifiques qui composent le groupe, mais bien celle du groupe lui-même. La même chose vaut pour les exemples (47) et (48) – les députés parmi lesquels on va isoler ceux qui admirent Kennedy (ou qui n'admirent que les gens qu'ils connaissent) sont un groupe déterminé de députés, par exemple les membres du Congrès américain.

2001, in Alesxandrescu, V. (ed.), *Pragmatique et théorie de l'énonciation*, Bucarest, Editura Universitatii Bucuresti, 186-205.

de (53) et (54), en revanche, les prédicats *admirent seulement les gens qu'ils connaissent* et *admirent Kennedy* opèrent une sélection à l'intérieur du domaine de quantification, ne sélectionnant que les individus qui les satisfont. On comprend, dès lors, l'analyse d'Evans dans le cas de (54), le pronom-E *ils* ne reprend que les individus sélectionnés par le prédicat parmi l'ensemble des individus qui constituent le domaine de quantification. Le problème majeur, dans cette optique, concerne donc la détermination du domaine de quantification.

### 10. L'unité catégorielle du pronom-E

Ce qui précède montre que l'on peut considérer la catégorie du pronom-E comme correspondant à une unique catégorie. Pour ce faire, on peut comparer l'exemple (55), où, selon l'analyse proposée plus haut, *aucun* est analysé comme impliquant une négation interne au prédicat, et l'exemple (56), qui est une version négative de (54)

(55) Aucun enfant n'est entré dans l'école. Ils avaient pourtant contribué à la construire par leurs dons.

(56) Peu de députés n'admirent pas Kennedy et *ils* sont jeunes.

Dans cette optique, (55) ne nie pas l'existence d'enfants, mais dit que, dans un domaine de quantification qui correspond au groupe d'enfants pertinent, le prédicat *être entré dans l'école* n'est satisfait par aucun individu, ou, en d'autres termes, que tous les individus de ce domaine de quantification satisfont le prédicat (négatif) *ne pas être entré dans l'école*. (56) dit que dans le domaine de quantification constitué, par exemple, par les députés du Congrès américain, un nombre restreint d'individus satisfont le prédicat (négatif) *ne pas admirer Kennedy*. Dans un cas comme dans l'autre, l'analyse d'Evans s'applique le pronom-E, en (55), réfère à l'ensemble d'individus qui, dans le domaine de quantification, satisfont le prédicat *ne pas être entré dans l'école* le pronom-E, en (54), réfère à l'ensemble des individus qui, dans le domaine de quantification, satisfont le prédicat *admirer Kennedy* et, enfin, en (56), le pronom-E réfère à l'ensemble d'individus qui, dans le domaine de quantification, satisfont le prédicat *ne pas admirer Kennedy*.

On peut donc conserver l'analyse d'Evans sur ce point particulier, si l'on considère que la négation, lorsque la reprise par un pronom-E est possible, est interne. Reste néanmoins que l'on peut s'interroger sur la nécessité d'une catégorie autonome pour le pronom-E. En d'autres termes, la distinction entre pronoms-variables liées et pronoms-E, les premiers attributifs, les seconds référentiels, est-elle aussi forte que le veut Evans?

*Y a-t-il une catégorie autonome du pronom-E?*

Institut des Sciences Cognitives

Anne Reboul

CNRS, Lyon-Bron

Examinons les exemples (57) et (58) □

- (57) a. Tous les enfants sont entrés dans l'école qu'*ils* ont contribué à construire par leurs dons □ b. Mélanie, Frédérique, Tahar, Fathou et leurs camarades ont accompagné les officiels venus à l'inauguration.
- (58) a. Aucun enfant n'est entré dans l'école qu'*ils* avaient pourtant contribué à construire par leurs dons □ b. Mélanie, Frédérique, Tahar, Fathou et leurs camarades sont restés dehors à regarder l'entrée des officiels.

Ici, les pronoms en (57a) et en (58a) sont clairement référentiels (et les phrases sont déclaratives □ (58a) a une négation interne, comme le montre l'enchaînement (58b)), alors que, selon les critères d'Evans (précédence et c-commande), ils devraient être liés et partager le caractère non-référentiel de l'expression quantifiée □ on s'attendrait donc à ce que les phrases soient existentielles (négation externe). Le problème est ici la contradiction entre l'analyse d'Heldner, selon laquelle les phrases sont déclaratives et les pronoms référentiels et celle d'Evans selon laquelle ils ne sont ni l'un ni l'autre. On remarquera que, si des pronoms-variables liées peuvent apparaître dans des phrases déclaratives, une bonne partie des raisons qu'il pouvait y avoir à les isoler des pronoms-E et à les regrouper dans une catégorie unifiée et à regrouper cette catégorie avec la catégorie (ii) tombent. Dès lors, y a-t-il vraiment une catégorie (iii) distincte de la catégorie (iv) (les pronoms-E) □

L'approche d'Evans est une approche essentiellement sémantique (au sens logico-philosophique), comme l'indique d'ailleurs son recours à la stratégie frégéenne<sup>7</sup>, ainsi que son insistance sur la proximité formelle entre les différents énoncés dont il traite. Le regroupement qu'il propose, on s'en souviendra, est ainsi fondé sur un rapprochement formel entre pronoms de la catégorie (iii) (pronoms-variables liées) et pronoms de la catégorie (ii) (pronoms ayant un antécédent), qui, les uns comme les autres, entretiennent avec cet antécédent une relation de précédence et de c-commande. Evans reconnaît cependant, mais discrètement et comme s'il s'agissait d'un fait marginal, que certains pronoms de la catégorie (ii) n'ont pas une telle relation complexe de précédence et de c-commande avec leur antécédent. Ce fait est pourtant d'une importance capitale pour la théorie d'Evans puisque son rapprochement est fondé sur cette relation. Sa théorie reste dès lors acceptable si elle n'est que marginalement mise en défaut par des exemples de pronoms de catégorie (ii) où la relation complexe ne lie pas le pronom et son antécédent. Si, en revanche, il

---

<sup>7</sup> Il insiste lui-même sur ce point: «Le traitement frégéen présuppose qu'il y a une interprétation du pronom (...) selon laquelle sa référence est déterminée par une règle linguistique et non par "des considérations ayant trait à la situation, à l'intention communicative, etc." □ (Ibid., 237. Je traduis).

2001, in Alesxandrescu, V. (ed.), *Pragmatique et théorie de l'énonciation*, Bucarest, Editura Universitatii Bucuresti, 186-205.

s'avérait que cette situation où le lien formel est absent est plus répandue que ne veut bien le dire Evans, la situation serait toute différente. Il faudrait à tout le moins et tout état de cause proposer une analyse de ce phénomène et expliquer les rapprochements et les différences entre les énoncés avec précédence et c-commande et les énoncés sans précédence et c-commande.

Or, il semble bien qu'un grand nombre d'exemples de pronoms avec antécédents (pronoms de la catégorie (ii)) ne comportent pas la relation de précédence et de c-commande ☐

(59) *Fred a bu du Schnaps. Il est saoul.*

(60) *Anne a acheté un chat siamois. Il s'appelle Absalon.*

(61) *Scarlett a rencontré Rhett chez Ashley Wilkes. Elle l'a trouvé odieux.*

La relation de précédence et de c-commande entre pronom et antécédent n'existe dans aucun des exemples (59) à (61) dans lesquels le pronom et son antécédent appartiennent à deux phrases différentes, alors que la relation de précédence et de c-commande ne peut s'exercer qu'à l'intérieur d'une phrase, de façon intra-phrastique et non pas de façon inter-phrastique. Or ces exemples n'offrent aucune bizarrerie, et si l'on regarde bien, les exemples où cette double relation existe ne sont probablement pas plus nombreux, ou pas beaucoup plus nombreux que ceux où elle n'existe pas. D'autre part, pour un certain nombre d'exemples, on peut trouver deux versions correspondant à peu près au même contenu, l'une où elle est présente, l'autre où elle est absente ☐

(62) *C'est parce que Fred a bu du schnaps qu'il est saoul.*

(63) *Scarlett a rencontré Rhett, qu'elle a trouvé odieux, chez Ashley Wilks.*

En d'autres termes, il ne semble pas que la présence ou l'absence de la relation de précédence et de c-commande fasse une grosse différence sémantique en ce qui concerne l'attribution des référents aux pronoms.

Dans une certaine mesure, ceci ne saurait surprendre puisqu'Evans lui-même accorde un rôle sémantique très restreint à la relation de précédence et de c-commande, comme le montre sa règle de dépendance référentielle ☐

#### *Règle de dépendance référentielle*

Un terme peut être dépendant référentiellement d'un NP s'il ne précède pas et ne c-commande pas ce NP.

Tout ce que dit cette règle, c'est qu'il peut y avoir dépendance référentielle entre un pronom et son antécédent ☐ mais, dans ce cas, la relation de précédence et de c-commande n'impose pas la dépendance référentielle, elle l'autorise. Rien n'interdit, dans cette mesure, que le pronom et un autre terme de la phrase entretiennent une

2001, in Alesxandrescu, V. (ed.), *Pragmatique et théorie de l'énonciation*, Bucarest, Editura Universitatii Bucuresti, 186-205.

relation de précédence et de c-commande sans pour autant que ce terme soit l'antécédent du pronom et que le pronom soit dépendant référentiellement du terme en question. On le voit, le poids sémantique de la relation de précédence et de c-commande est donc bien faible.

D'autre part, et ceci concerne, non plus les pronoms de catégories (ii), mais les pronoms des catégories (iii) et (iv), il semble que le même phénomène de présence ou d'absence de la relation complexe puisse se produire entre un pronom et une expression quantifiée, comme le montrent les exemples suivants

- (64) Tous les enfants sont entrés dans l'école qu'ils ont contribué à construire par leurs dons.
- (65) Aucun enfant n'est entré dans l'école qu'ils avaient pourtant contribué à construire par leurs dons.
- (66) Tous les enfants sont entrés dans l'école. Ils avaient contribué à la construire par leurs dons.
- (67) Aucun enfant n'est entré dans l'école. Ils avaient pourtant contribué à la construire par leurs dons.

Dans les exemples (64) et (65), il y a relation de précédence et de c-commande, alors que cette relation est absente des versions (66) et (67). Or il semble bien que l'interprétation de ces exemples soit très semblable, au moins en ce qui concerne l'attribution d'un référent au pronom – en particulier, il n'y a pas de raison de penser que le référent attribué à *ils* soit différent en (64), (65), (66) et (67)<sup>8</sup>.

On est donc dans une situation où les pronoms qui ont pour antécédent une expression singulière sont rangés dans une même catégorie, la catégorie (ii), qu'ils entretiennent ou non avec cet antécédent la relation de précédence et de c-commande, alors que les pronoms qui ont pour antécédent une expression quantifiée sont rangés dans deux catégories différentes suivant qu'ils entretiennent (catégorie (iii)) ou n'entretiennent pas (catégorie (iv)) de relation de précédence et de c-commande avec leur antécédent. La raison pour laquelle Evans fait une distinction dans le cas des pronoms qui ont pour antécédent une expression quantifiée, alors qu'il ne la fait pas pour les pronoms qui ont pour antécédent une expression singulière reste mystérieuse – tout au plus peut-on supposer qu'il n'a pas mesuré l'ampleur de l'absence de c-commande pour les pronoms de la catégorie (ii).

Reste cependant que la distinction formelle entre pronoms de catégorie (iii) et pronoms de catégorie (iv), ainsi que le rapprochement entre les catégories (ii) et (iii), est affaiblie par l'absence d'une distinction formelle équivalente à l'intérieur de la

---

<sup>8</sup> Rappelons que dans tous les cas, c'est le quantificateur universel, positif ou négatif, qui est employé.

2001, in Alesxandrescu, V. (ed.), *Pragmatique et théorie de l'énonciation*, Bucarest, Editura Universitatii Bucuresti, 186-205.

catégorie (ii) entre les cas où il y a et ceux où il n'y a pas précedence et c-commande. D'autre part, le poids interprétatif de la relation complexe paraît en tout état de cause infiniment faible – lorsqu'il y a relation de précedence et c-commande, elle ne suffit pas, selon la règle de dépendance référentielle édictée par Evans, à imposer la coréférence par des moyens purement **linguistiques** – lorsqu'il n'y a pas précedence et c-commande, Evans ne propose aucun moyen **linguistique** pour imposer la coréférence. Dès lors, l'appel à des moyens purement linguistiques (i.e. qui ne feraient appel ni au contexte, ni aux connaissances encyclopédiques, ni à la saillance, ni aux intentions du locuteur, etc.) se révèle très insuffisant pour autoriser la stratégie frégéenne qu'Evans souhaite imposer aux pronoms de catégorie (iii) et aux pronoms-E non référentiels<sup>9</sup> et sa distinction entre quatre catégories plutôt que trois aussi bien que le rapprochement qu'il opère paraissent bien fragile.

Ainsi, si l'on peut considérer que le pronom-E s'interprète bien comme le dit Evans (i.e. il réfère à l'ensemble des individus qui satisfont le prédicat de la première phrase), il faut noter que c'est aussi le cas d'un nombre non négligeable de pronoms-variables liées, ce qui jette le doute sur la nécessité d'une catégorie autonome pour le pronom-E. On pourrait plutôt proposer de faire une distinction pragmatique et non pas linguistique parmi les pronoms qui ont pour antécédent un SN quantifié entre ceux qui correspondent à un usage référentiel et ceux qui correspondent à un usage attributif. Dès lors, le problème à résoudre est bien celui de l'attribution de la référence aux pronoms du premier type.

## 11. Le domaine de quantification

Avant d'exposer rapidement la Théorie des Représentations Mentales et la solution qu'elle peut offrir au problème de l'attribution des référents aux pronoms référentiels qui ont un SN quantifié comme antécédent, je voudrais revenir sur la notion de *domaine de quantification* et indiquer que le domaine de quantification doit intervenir dans la forme propositionnelle.

Retournons aux exemples (34) et (35) (reproduits ci-dessous en (68) et (69)), avec les formes propositionnelles (70) et (71) qui leur ont été attribués plus haut (cf. § 6) –

---

<sup>9</sup> Comme en (33a), où, selon Evans, le pronom n'est pas référentiel:

- (33) a. Chaque villageois possède quelques ânes et il *les* nourrit le soir.  
b. \*Aucun villageois ne possède quelques ânes et il *les* nourrit le soir.

2001, in Alesxandrescu, V. (ed.), *Pragmatique et théorie de l'énonciation*, Bucarest, Editura Universitatii Bucuresti, 186-205.

(68) Aucun plancher de ce bâtiment ne s'est effondré hier dans le tremblement de terre de L.A. Ils avaient été construits selon des normes anti-sismiques.

(69) Aucun enfant n'est entré dans l'école. Ils avaient pourtant contribué à la construire par leurs dons.

(70)  $\forall x (\text{plancher}(x) \Rightarrow \neg \text{effondré}(x))$

(71)  $\forall x (\text{enfant}(x) \Rightarrow \neg \text{entré dans l'école}(x))$

Comme je l'avais indiqué, ces formes propositionnelles ne sont pas pleinement satisfaisantes et elles ne le sont pas parce qu'elles n'indiquent pas le domaine de quantification. Dans le cas de (68), le domaine de quantification est l'ensemble des planchers d'un bâtiment déterminé et dans celui de (69) le domaine de quantification est le groupe d'enfants concerné. De fait, le domaine de quantification, comme le lieu et le temps d'un énoncé, semble constituer ce que Perry (1998) a appelé un *constituant inarticulé* – un élément qui doit entrer dans la forme propositionnelle de l'énoncé, mais qui n'est pas toujours linguistiquement représenté dans la phrase et qui n'est donc pas toujours linguistiquement déterminé, mais qui peut l'être par le contexte. Les formes propositionnelles (70) et (71) sont incomplètes, non seulement parce qu'elles n'intègrent pas les dates et lieux concernés, mais aussi parce qu'elles n'incluent pas le domaine de quantification. Les formes propositionnelles complètes pour (68) et (69) en ce qui concerne le domaine de quantification seraient donc<sup>10</sup>

(72)  $\forall x [(\text{plancher}(x) \ \& \ x \in D) \Rightarrow (\neg \text{effondré}(x))]$

(73)  $\forall x [(\text{enfant}(x) \ \& \ x \in D) \Rightarrow (\neg \text{entré dans l'école}(x))]$

Dans cette optique, le premier point à résoudre pour l'attribution de la référence est la détermination du domaine de quantification.

## 12. La Théorie des Représentations Mentales

Comme nous l'avons vu plus haut, la Théorie de la Pertinence introduit une distinction entre la forme logique d'un énoncé et sa forme propositionnelle, le passage de l'une à l'autre impliquant un processus pragmatique d'enrichissement incluant l'attribution de la référence. Dès lors, la question qui se pose est celle du mécanisme pragmatique permettant d'attribuer la référence – comment fonctionne-t-il ? Dans cette optique, j'ai proposé une extension de la Théorie de la Pertinence en ce qui concerne l'attribution des référents, la Théorie des Représentations Mentales<sup>11</sup>.

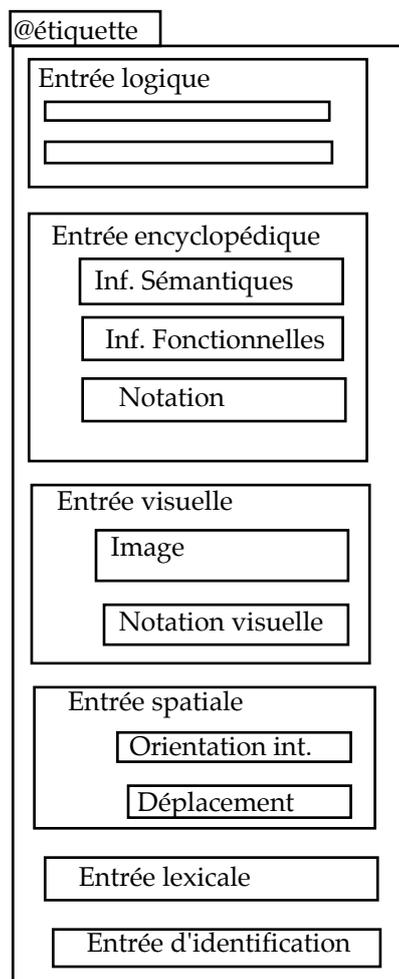
---

<sup>10</sup> Où  $D$  est le domaine de quantification.

<sup>11</sup> La Théorie des Représentations Mentales a été développée lors d'un projet financé par le GIS Sciences Cognitives, le projet CERVICAL, qui rassemblait des chercheurs du CRIN (CNRS-Nancy) et du LIMSI (CNRS-Orsay) – cf. Reboul *et al.* 1997.

2001, in Alesxandrescu, V. (ed.), *Pragmatique et théorie de l'énonciation*, Bucarest, Editura Universitatii Bucuresti, 186-205.

Comme son nom l'indique, l'ingrédient principal de cette théorie est la notion de *représentation mentale*. L'idée de base est qu'il y a deux sortes de représentations mentales, les représentations mentales génériques (les concepts) qui permettent de délimiter la classe d'individus entrant dans une catégorie donnée et les représentations mentales spécifiques permettant d'identifier ou de réidentifier un individu donné. Les représentations mentales spécifiques (RM dans la suite de cet article) ont la composition suivante : une *étiquette* ou *adresse* qui permet d'y accéder ; une *entrée logique* qui indique les relations logiques ou méreologiques que la RM entretient avec d'autres RM ; une *entrée encyclopédique* qui contient un pointeur vers la représentation mentale spécifique (le concept) correspondant à la catégorie à laquelle appartient l'individu correspondant à la RM et qui rassemble les informations spécifiques à cet individu et qui permettent de l'identifier ; une *entrée visuelle*, qui contient les informations perceptuelles sur l'objet (grossièrement du type représentation-2D, cf. Marr 1982) ; une *entrée spatiale* qui indique les relations spatiales entre l'objet considéré et d'autres objets du même type ; une *entrée lexicale* qui regroupe des informations linguistiques élémentaires, notamment les SN utilisés pour référer à l'objet ; une *entrée d'identification*, enfin, qui enracine la représentation mentale dans le monde.



**Figure 1** la composition des RM

La gestion des RM correspond à un certain nombre d'opérations : *création, modification, fusion, duplication, groupement* et *extraction*. Les deux opérations les plus importantes pour le traitement des pronoms avec pour antécédent un SN quantifié sont les deux dernières et ce sont elles que je vais maintenant détailler.

Les notions de *différenciation* et de *délimitation* sont deux points déterminants des opérations sur les RM. La *différenciation* porte sur des objets à l'intérieur d'un groupe et sur la possibilité qu'il y a de les distinguer les uns des autres ; la *délimitation* porte sur un groupe et sur la possibilité qu'il y a de dire d'un individu s'il est ou non membre de ce groupe. Examinons les exemples suivants :

- (74) Un homme et une femme entrèrent. *Ils* s'assirent à une table au fond du café.
- (75) Jean a laissé tomber ses (neuf) billes. Il n'en a retrouvé que huit.

2001, in Alesxandrescu, V. (ed.), *Pragmatique et théorie de l'énonciation*, Bucarest, Editura Universitatii Bucuresti, 186-205.

En (74), on a tout à la fois différenciation et délimitation. L'homme et la femme se distinguent entre eux par leur appartenance à des sexes différents et le groupe qu'ils forment est bien délimité. En (75), en revanche, il y a délimitation (les billes dont on parle sont celles de Jean à un moment donné), mais il n'y a pas différenciation (on n'a aucun moyen de différencier entre elles les billes de Jean). On peut dire que le pronom *ils* en (74) réfère au groupe formé par l'homme et la femme et noter qu'on aurait aussi bien pu avoir

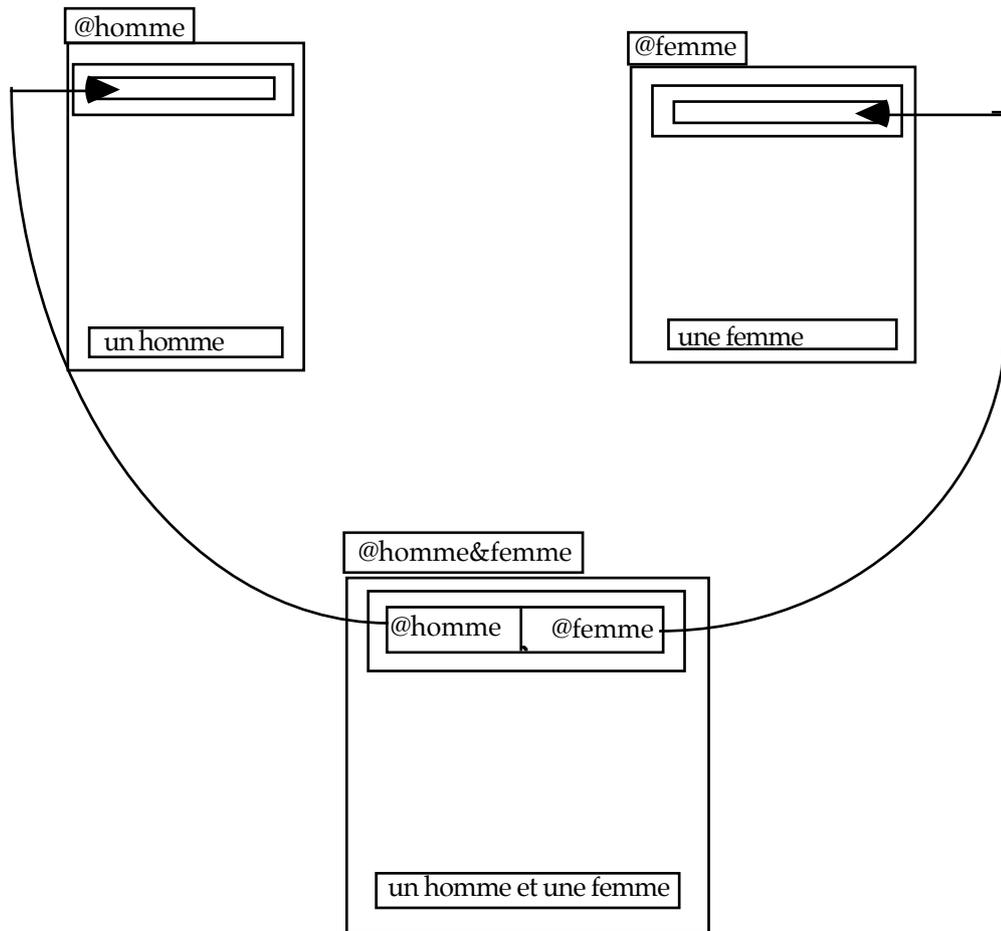
(76) Un homme et une femme entrèrent. Il se dirigea vers le bar, tandis qu'elle allait s'asseoir au fond de la salle.

En d'autres termes, lorsqu'un énoncé introduit un groupe différencié, on peut reprendre, par un pronom ou par une description définie par exemple, soit le groupe dans son ensemble, soit certains de ses membres. On remarquera que cette possibilité n'existe pas lorsqu'un énoncé introduit un groupe non différencié, comme c'est le cas en (75)

(77) Jean a laissé tomber ses (neuf) billes. Elle était rouge

Comment traiter des exemples comme (74) et (75) ? Par les opérations de groupement et d'extraction qui vont être rapidement décrites maintenant.

Une des opérations sur les RM consiste à en regrouper plusieurs pour former un groupe, ce qui permet de traiter le pluriel. On a un bon exemple de fonctionnement de ce type dans l'exemple (74) où on a construction d'une RM pour l'homme, [*@homme*], d'une RM pour la femme, [*@femme*], puis groupement sur [*@homme*] et [*@femme*] qui conduit à la création d'une nouvelle RM [*@homme&femme*] qui entretient avec [*@homme*] et [*@femme*] une relation logique sur laquelle nous aurons plus à dire ci-dessous. Une première représentation de cette interprétation pourrait se faire de la façon suivante (seules l'étiquette, les entrées logiques et lexicales sont explicitement représentées)



**Image 2 □ Groupement**

On a donc trois RM correspondant à des référents bien différenciés et à un groupe bien délimité.

En ce qui concerne (75), le fait que le groupe n'est pas différencié interdit de créer neuf RM pour les billes de Jean, pour une raison simple qui est que toutes ces RM auraient exactement la même composition. On crée donc une unique RM pour les billes de Jean, [*@billes*] et, de cette RM, on extrait deux nouvelles RM une pour les billes retrouvées, [*@billes2*] et une pour la bille perdue, [*@1bille*]. On peut en effet différencier entre les billes retrouvées et la bille perdue sur la base de l'opposition *retrouvée/-retrouvée* □

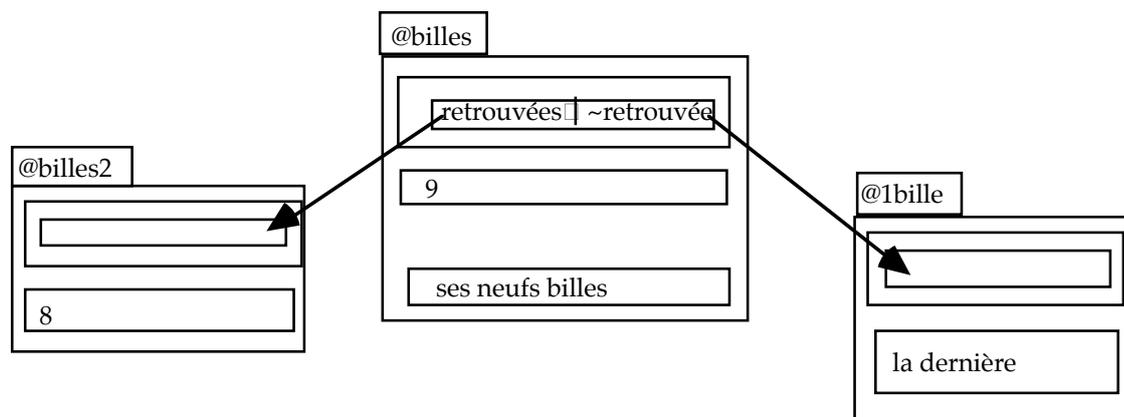


Figure 3 □ extraction

Enfin, et c'est là l'essentiel de ce qui est nécessaire dans la Théorie des Représentations Mentales pour traiter les exemples proposés ci-dessus, les deux opérations de groupement et d'extraction s'appuient sur une opération ensembliste, la partition. Cette opération a les caractéristiques suivantes □

- elle produit des sous-ensembles à l'intérieur d'un ensemble □
- les sous-ensembles produits n'ont pas d'intersection commune □
- la partition ne produit pas d'ensemble vide.

Nous allons voir maintenant comment les exemples discutés ci-dessus doivent s'analyser dans la Théorie des Représentations Mentales.

### 13. Pronoms-variables liées et pronoms-E dans la théorie des Représentations Mentales

Reprenons l'ensemble des exemples donnés ci-dessous et que la Théorie des Représentations Mentales a pour tâche d'analyser □

(78) Peu de députés admirent Kennedy et *ils* sont jeunes.

(79) Aucun député n'admire Kennedy \*et *ils* sont jeunes<sup>12</sup>.

(80) Tous les enfants sont entrés dans l'école qu'*ils* avaient contribué à construire par leurs dons.

---

<sup>12</sup> On remarquera que la négation avec *aucun* est possible dans le cas où le pronom est interprété comme renvoyant à l'ensemble des députés, ce qui force une interprétation de *aucun* dans la première phrase comme négation interne. Cette interprétation est rendue plus accessible par l'ajout de *pourtant* □

(a) Aucun député n'admire Kennedy et *pourtant* ils sont jeunes.

Cette interprétation m'a été signalée par Tijana Asic (communication personnelle).

*Y a-t-il une catégorie autonome du pronom-E* □

2001, in Alesxandrescu, V. (ed.), *Pragmatique et théorie de l'énonciation*, Bucarest, Editura Universitatii Bucuresti, 186-205.

- (81) Tous les enfants sont entrés dans l'école. *Ils* avaient contribué à la construire par leurs dons.
- (82) Aucun enfant n'est entré dans l'école qu'*ils* avaient pourtant contribué à construire par leurs dons.
- (83) Aucun enfant n'est entré dans l'école. *Ils* avaient pourtant contribué à la construire par leurs dons.
- (84) Tous les planchers de ce bâtiment se sont effondrés hier dans le tremblement de terre de L.A. *Ils* avaient pourtant été construits selon les normes anti-sismiques.
- (85) Aucun plancher de ce bâtiment ne s'est effondré hier dans le tremblement de terre de L.A. *Ils* avaient été construits selon des normes anti-sismiques.
- (86) Cora enfermée dans sa chambre ne faisait aucun bruit. \**Ces bruits/Ils* venaient de la chambre d'à côté.
- (87) La tourmente n'épargne aucun secteur de l'industrie. *Ils* sont tous touchés.
- (88) En ce moment la police n'a arrêté aucun suspect. *Ils* vivent tous dans la clandestinité.
- (89) En ce moment, la police n'a arrêté aucun suspect. C'est que les soupçons ne se dirigent pas encore vers une personne déterminée.

Dans l'optique de la théorie des représentations mentales, le domaine de quantification correspond à un groupe délimité mais (généralement) indifférencié d'individus. C'est de ce groupe que l'on va selon le quantificateur employé et suivant les indications données par le prédicat, extraire le sous-groupe d'individus qui satisfont le prédicat et sur ce point, l'analyse est semblable, si ce n'est équivalente à celle d'Evans que viendra reprendre le pronom-E. La différence avec l'analyse d'Evans, c'est que l'analyse sera essentiellement semblable pour les pronoms-variables liées et pour les pronoms-E si le quantificateur est *tous* ou *aucun* lorsque le domaine de quantification n'est pas l'ensemble des individus du monde.

Commençons par l'exemple (78) en supposant que le domaine de quantification est l'ensemble des députés du Congrès américain. Dans cette mesure, on construit une unique RM pour cet ensemble, [*@députés*], et, de cette RM, on extrait deux nouvelles RM, [*@députésK*], pour les députés qui admirent Kennedy, et [*@députés¬K*], pour ceux qui ne l'admirent pas. La spécification apportée par le quantificateur est que l'ensemble des individus correspondant à [*@députés K*] doit être inférieur en nombre à la moitié des individus correspondant à [*@députés*]. La représentation graphique de cette analyse est la suivante

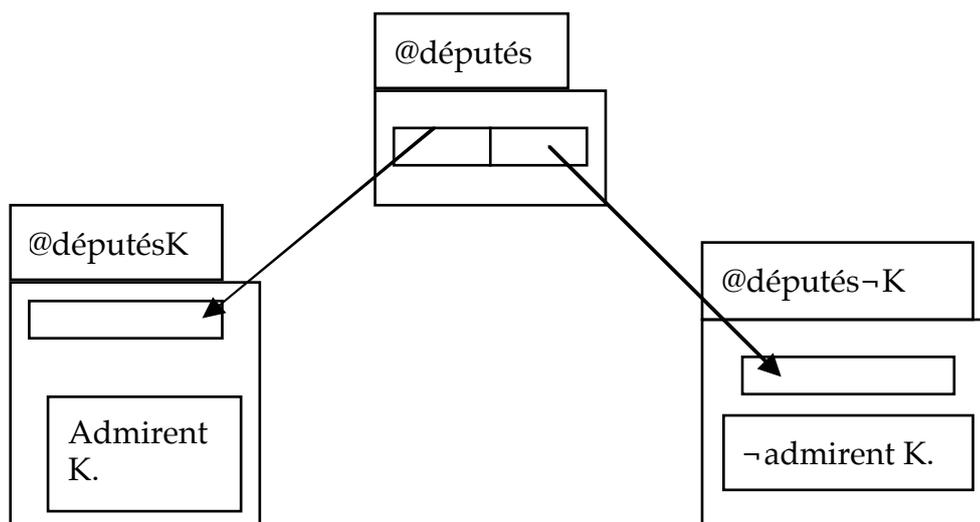


Image 3 □ analyse de (78)

La forme propositionnelle de (78) serait □

(90)  $\text{Peu}(x) (\text{député}(x) \ \& \ x \in D \ \& \ \text{admire Kennedy}(x))$

Le pronom-E se résout bien entendu sur [*@députésK*].

En ce qui concerne (79), on remarquera que ce qui est en cause, ce n'est pas l'existence d'un domaine de quantification — il n'y a pas de raison de penser que le domaine de quantification est différent en (79) de ce qu'il est en (78), c'est le fait que la négation est externe et indique donc qu'il n'y a pas d'individu dans le domaine de quantification qui satisfasse le prédicat (positif) *admirer Kennedy*. Il n'y a donc pas d'extraction et l'impossibilité du pronom-E s'explique par le fait qu'il n'y a rien sur quoi il puisse se résoudre. La forme logique de (79) est donc □

(91)  $\neg \exists x (\text{député}(x) \ \& \ x \in D \ \& \ \text{admire Kennedy}(x))$

Passons maintenant à (80) et (81). C'est ici que réside la différence principale avec l'analyse d'Evans □ pour des couples d'exemples comme (80) et (81) et comme (82) et (83), il ne me semble pas nécessaire de faire la différence que souhaite Evans entre (80) et (82) où les pronoms sont des variables liées et (81) et (83) où ce sont des pronoms-E. Il me semble que ces exemples sont susceptibles, par couple, de recevoir la même forme propositionnelle et la même analyse dans la Théorie des Représentations Mentales. Commençons par le couple (80)-(81) en supposant que le domaine de quantification (commun) est l'ensemble de tous les enfants d'un village dans un pays du Tiers-Monde, cet ensemble correspondant à la RM [*@enfants*] □ la variable liée en (80) et le pronom-E en (81) se résolvent l'une et l'autre sur cette RM. La forme propositionnelle (commune) de la première partie de (80) et de (81) est □

*Y a-t-il une catégorie autonome du pronom-E* □

*Institut des Sciences Cognitives*

Anne Reboul

CNRS, Lyon-Bron

2001, in Alesxandrescu, V. (ed.), *Pragmatique et théorie de l'énonciation*, Bucarest, Editura Universitatii Bucuresti, 186-205.

$$(92) \quad \forall x [(enfant(x) \ \& \ x \in D) \Rightarrow (entrés \ dans \ l'école(x))]$$

La différence principale est que la forme propositionnelle de (80) comprend aussi *&* *contribués à construire (x)*.

En ce qui concerne l'analyse de (82) et (83), l'analyse est essentiellement semblable, si ce n'est que le prédicat est le prédicat négatif  $\neg entrés \ dans \ l'école(x)$ . Leur forme propositionnelle commune est

$$(93) \quad \forall x [(enfant(x) \ \& \ x \in D) \Rightarrow (\neg entrés \ dans \ l'école(x))]$$

De la même façon, la seule différence entre (84) et (85) consiste en ce que le prédicat *s'être effondré* est positif en (84) et négatif en (85). Dans les deux cas de figure, cependant, le pronom-E se résout sur la RM [*@planchers*] qui correspond à l'ensemble des planchers du bâtiment concerné. Les formes logiques des premières parties de (84) et de (85) sont respectivement

$$(94) \quad \forall x [(plancher(x) \ \& \ x \in D) \Rightarrow (effondré(x))]$$

$$(95) \quad \forall x [(plancher(x) \ \& \ x \in D) \Rightarrow (\neg effondré(x))]$$

Les choses sont plus intéressantes en (86) où la première partie affirme que le domaine de quantification est l'ensemble vide. Dans cette mesure, on ne crée aucune RM pour le représenter et l'impossibilité de la reprise s'explique par l'absence de RM sur laquelle résoudre le SN.

En (87), le domaine de référence correspond à l'ensemble des secteurs industriels d'un pays ou d'une région donnés. Le pronom-E se résout sur la RM correspondante.

En (88), qui correspond à l'interprétation de *aucun* comme négation interne, le domaine de quantification correspond à l'ensemble des individus suspectés dans une affaire criminelle donnée. Le pronom-E se résout sur la RM correspondante.

En (89), la négation est externe et peut s'interpréter comme indiquant que le domaine de quantification est l'ensemble vide, d'où l'impossibilité de la reprise par le pronom-E.

Ainsi, on le voit, le point central de différence avec Evans n'est pas le liage ou l'absence de liage du pronom, mais le fait que la négation soit ou ne soit pas interne. Pour conclure, nous allons examiner quelques exemples et en tirer des conclusions générales sur les relations entre quantificateurs, domaines de quantification et négation.

## 14. Conclusion

On pourrait être tenté de penser que les pronoms-E sont obligatoirement référentiels, que les SN quantifiés qui leur servent d'antécédents impliquent nécessairement un domaine de quantification restreint (i.e. différent de l'ensemble des individus de l'univers) et que, si le quantificateur est *aucun*, il doit s'interpréter comme une négation interne. Examinons quelques exemples □

(96) Tous les hommes sont mortels et *ils* le savent.

(97) Aucun homme n'est une île et *ils* le regrettent.

En (96) et en (97), le domaine de référence n'est pas restreint. Pourtant, selon les critères d'Evans, le pronom est bien un pronom-E. En revanche, il paraît clairement attributif plutôt que référentiel. Il semble cependant que la dernière restriction indiquée plus haut soit juste □ *aucun* est interprété comme une négation interne.

Qu'en est-il maintenant des variables liées □ Mis à part, la relation de précédence et de c-commande, doit-on supposer qu'ils auraient des caractéristiques inverses de celles des pronoms-E □ On sait déjà que les pronoms-variables liées peuvent être référentiels — c'est pourquoi, par exemple, les exemples (80) et (81), ainsi que (82) et (83) sont susceptibles d'analyses semblables. Leurs antécédents peuvent ne pas impliquer de domaine de quantification restreint □

(98) Tous les hommes savent qu'*ils* sont mortels.

(99) Aucun homme n'ignore qu'*il* est mortel.

Reste donc à savoir si l'on peut avoir un pronom-variable liée lorsque *aucun* est interprété comme une négation externe □

(100) Aucun député n'admire Kennedy s'*il* est jeune.

(101) \*Aucun député n'admire Kennedy s'*ils* sont jeunes.

En (100), la négation est interne et le pronom est une variable liée au singulier □

(102)  $\forall x [(d\acute{e}put\acute{e}(x) \ \& \ x \in D \ \& \ jeune(x)) \Rightarrow (\neg admire \ K.(x))]$

Avoir une variable liée au pluriel est impossible, comme le montre (101). Or le pluriel, dans ce cas précis, imposerait une négation externe. On peut donc en conclure que les pronoms-E et les pronoms-variables liées ont de nombreuses caractéristiques communes. Comme, d'autre part, le poids sémantique de la précédence et de la c-commande apparaît bien mince, il semble que la distinction entre ces deux formes de pronoms avec pour antécédents des SN quantifiés ne s'impose pas.

Ainsi, il apparaît que si l'analyse d'Evans s'applique bien aux pronoms-E, l'existence d'une catégorie autonome des pronoms-E n'est pas pour autant justifiée

2001, in Alesxandrescu, V. (ed.), *Pragmatique et théorie de l'énonciation*, Bucarest, Editura Universitatii Bucuresti, 186-205.

par des caractéristiques qui lui seraient propres et qui suffiraient à l'isoler des autres usages du pronom. Qui plus est, il semble souhaitable, vu que l'interprétation des pronoms semble principalement de nature pragmatique, de proposer une catégorie unifiée des pronoms et de laisser à la charge de la pragmatique plutôt qu'à celle de la sémantique le soin de leur résolution (cf. Reboul 1994).

## *Références*

- Donnellan, K. (1966): "Reference and definite descriptions", *The philosophical review* 75, 281-304.
- Evans, G. (1985) "Pronouns", in Evans, G. *Collected papers*, Oxford, Clarendon, 214-248.
- Geach, P. (1980) *Reference and generality: an examination of some medieval and modern theories*, Ithaca/Londres, Cornell University Press.
- Heldner, C. (1992) «Sur la quantification négative», *Langue française* 94, 80-92.
- Lasnik, H. (1976) "Remarks on coreference", in *Linguistic analysis* 2/1, 1-22..
- Marr, D. (1982) *Vision*, New York, Freeman.
- Perry, J. (1998) "Indexicals, Contexts and Unarticulated Constituents", in *Proceedings of the 1995 CSLI-Amsterdam Logic, Language and Computation Conference*, Stanford, CSLI Publications.
- Reboul, A. (1994) «L'anaphore pronominale: le problème de l'attribution des référents», in Moeschler, J., Reboul, A., Luscher, J-M. & Jayez, J. *Langage et pertinence: référence temporelle, anaphore, connecteurs et métaphore*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy.
- Reboul, A. et al. (1997) *Le projet CERVICAL: Représentations mentales, référence aux objets et aux événements*, Publication électronique, disponible sous <http://www.loria.fr/~reboul/>
- Reinhart, T. (1983) *Anaphora and semantic interpretation*, Chicago, The University of Chicago Press.
- Sperber, D. & Wilson, D. (1989) *La pertinence: Communication et cognition*, Paris, Minuit.